

CATHERINE CUSSET

NUMÉRO QUATRE

GALLIMARD - *Le Monde*

CATHERINE CUSSET

Cultivée (ancienne élève de l'Ecole normale supérieure), diplômée (agrégée de lettres), reconnue (elle s'est vu décerner le Grand Prix du roman des lectrices d'*Elle* 2000), et encore jeune (elle est née à Paris en 1963), que peut-il bien manquer à Catherine Cusset ? *Le Problème avec Jane* a rencontré la faveur du public, *La Haine de la famille* aussi. Tout réussit à cette romancière doublée d'une essayiste, passionnée par l'œuvre du marquis de Sade et celle de Georges Bataille, qui s'offre le luxe d'enseigner la littérature à l'université Yale, aux Etats-Unis, de vivre à New York et de publier chez Gallimard. Six romans déjà, dans lesquels la sensualité et la rencontre des sexes trouvent une place prépondérante. « *Les héroïnes de Catherine Cusset ont une propension à goûter le délice d'être une proie pour les séducteurs* », notait en 1996 Jean-Luc Douin, à l'occasion de la parution de *A Vous*, récit d'un envoûtement d'une jeune femme par son directeur littéraire. Un climat que l'on retrouve avec plaisir dans *Numéro quatre*.



GALLIMARD

*A la mémoire
d'Alberto Rodriguez*

Numéro quatre

C'était la première fois, depuis qu'elle avait rencontré Charles, seize ans plus tôt, que Denyse se retrouvait seule, pour une si longue période, dans une ville étrangère. Le tournage durait deux mois. Au lieu de savourer une liberté perdue depuis qu'elle était mère, elle avait peu à peu sombré dans une mélancolie proche de la dépression.

Prague était très belle, mais assombrie par un couvercle de pollution : en un mois elle n'avait pas vu le soleil. Les Tchèques avaient l'air triste, surtout ceux de sa génération, les laissés-pour-compte de l'occidentalisation du pays. Dans le film, elle jouait une duchesse qui avait adopté en 1782 une jeune Africaine. Chaque matin, la maquilleuse travaillait à la vieillir, lui offrant le visage qu'elle aurait dans vingt ans. A la fin des longues journées de travail, elle n'avait pas envie de suivre les membres de l'équipe dans les bars à bière si enfumés que les yeux y pleuraient après cinq minutes. Elle allait au concert ou à l'opéra. A l'entracte, elle buvait une coupe de champagne local en observant les Praguais endimanchés et les touristes débraillés, aussi seule que si elle avait été invisible. Elle rentrait à l'hôtel à pied, traversant la place Wenceslas où des proxénètes locaux criaient après des prostituées russes. Personne ne la regardait ni ne lui parlait.

Après avoir entendu tous les concerts et les opéras de la saison, elle a fini par passer les soirées dans sa chambre à lire les romans de Jane Austen qu'elle avait trouvés dans une librairie de l'avenue Nationale. Charles téléphonait tous les deux ou trois jours : elle faisait un effort pour lui raconter les incidents du tournage. Le soir du 28 avril, quand elle a perçu dans sa voix la mauvaise nouvelle, elle a aussitôt vu son fils cadet renversé par une voiture, mort. Le sang a reflué dans son estomac.

Charles, désolé, lui annonçait simplement que la maladie d'un collègue l'obligeait à annuler le week-end qu'il avait prévu de passer à Prague pour fêter en amoureux les quarante ans de Denyse. Elle n'était même pas déçue. Elle ne sentait rien, sauf une envie de dormir. Elle avait éprouvé une fois un état similaire : seize ans plus tôt, après s'être fiancée avec Michel à Montréal et avant de rencontrer Charles à New York, où elle avait débarqué pour suivre des cours de théâtre.

Elle a décidé d'aller à Berlin, dont un jeune acteur de l'équipe lui avait vanté l'énergie : voir les musées la sortirait d'elle-même. La veille de son départ, elle a appelé Hans. « *C'est Denyse.* » Il n'a pas semblé surpris. Il était occupé. Il lui a enjoint de le rappeler quand elle serait à Berlin.

Hans. Elle l'avait rencontré quand elle avait dix-huit ans, en Italie, où elle voyageait avec ses parents et sa sœur. Il avait trente-trois ans. A Florence, un après-midi, elle était allée lire dans les jardins Boboli. Elle avait remarqué, parmi les couples qui s'embrassaient, l'homme blond assis sur l'herbe, le dos très droit et les jambes repliées comme dans une position de yoga, qui déclamait des poèmes d'une voix grave à une fille brune en face de lui. Il était incroyablement beau. La fille s'était levée pour partir. Denyse n'avait pas eu le temps de baisser la tête que l'homme s'était déjà emparé de son regard. « *Alors, petite voyageuse...* » Il l'avait dit en français – elle lisait un roman français. Il avait des yeux clairs qui la transperçaient. Elle avait rougi jusqu'au bout des oreilles. Elle l'avait suivi chez lui, dans son studio sur le Belvédère.

A peine entré, il avait ôté ses vêtements. Il bandait. Il était le premier homme qu'elle voyait nu. Son sexe lui avait semblé immense. Elle avait peur. Elle était terriblement excitée. Elle avait avoué qu'elle était vierge. Il avait éclaté de rire. Il l'avait longtemps caressée. Il ne l'avait pas pénétrée. Il avait dit qu'elle devait faire cela avec quelqu'un qu'elle aimait, la première fois. Quand elle avait quitté le studio à la tombée de la nuit, elle était éperdument amoureuse, elle juive, d'un Allemand trouvé en Italie. Pendant des mois elle n'avait pu se réveiller sans voir le visage de Hans. Elle lui avait écrit une lettre. Il n'avait pas répondu. Elle n'avait jamais oublié Hans et cette délicatesse qui l'avait conduit à la laisser vierge.

Vingt ans après, elle avait reçu une carte postale de lui. Il l'avait envoyée à Montréal, chez ses parents. Il l'avait vue dans un film ; il n'était pas surpris qu'elle soit devenue actrice ; il habitait Berlin et l'invitait, si elle passait par là, à lui téléphoner. Elle avait été émue qu'il se souvienne d'elle et qu'il ait conservé l'adresse de ses parents. Mais elle vivait à New York, elle était mariée, elle avait deux enfants : leurs chemins ne risquaient pas de se croiser à nouveau. Elle avait mis la carte de

côté et n'y avait plus pensé. Un an après, comme elle accompagnait Charles à Francfort où il participait à un congrès médical, elle avait retrouvé la carte de Hans et noté le numéro dans son agenda. Elle était curieuse de lui parler : elle ignorait tout de lui, sinon qu'il était écrivain. Il n'était pas là ; il avait rappelé le lendemain. Leur langue commune était le français.

Il l'avait spontanément tutoyée. « *Viens ici. – A Berlin ? C'est loin ! – Pas du tout. Avec l'InterCity, il y en a pour à peine plus de trois heures. Si tu pars tout de suite, tu auras celui de 17 h 40. Je peux te loger.* » Elle avait souri et l'avait informé qu'elle était mariée et voyageait avec son mari : ils passaient le week-end à Heidelberg, pas à Berlin. Au lieu d'accepter cette réponse claire, Hans s'était mis en colère : si elle ne sautait pas dans un train à l'instant, si elle n'était pas capable de ce tout petit effort alors qu'ils ne s'étaient pas vus depuis vingt ans et qu'elle se trouvait à deux heures de chez lui, elle était nulle. Quand elle avait raccroché, Denyse était abasourdie. Le soir elle avait raconté l'incident à Charles. « *Ce type est fou ! Est-ce qu'il croit que le fait de ne pas m'avoir baisée quand j'avais dix-huit ans lui donne un droit sur moi ?* » Charles avait ri. « *Je le comprends. Il est furieux d'avoir raté l'occasion. Moi aussi je serais furieux.* »

C'était l'homme qu'elle avait appelé hier soir. Dans le train, contemplant par les vitres sales les forêts de troncs gris et nus, elle s'est demandé si ce voyage était une bonne idée. La beauté mélancolique de Prague et ses ruelles familières avaient une douceur apaisante. Elle n'avait pas le courage d'affronter une capitale inconnue. Elle ne comprenait pas par quel masochisme elle cherchait à revoir un personnage qui s'était montré au téléphone si désagréable. A trois heures, elle est arrivée à Berlin. Le train s'arrêtait à Lichtenberg, l'ancienne gare de Berlin-Est, où rien n'avait changé depuis quarante ans. L'hôtel que le jeune acteur lui avait recommandé, dans le quartier animé de Mitte, lui a réservé une bonne surprise : c'était une maison ancienne, charmante. Sa chambre à deux petits lits était simple mais correcte. Résistant à la tentation de s'allonger sur la couette d'une blancheur éclatante, elle a pris une douche et elle est ressortie. Aux terrasses ensoleillées des cafés, rue Oranienburger, une foule de gens buvait et riait. Pour la première fois en six semaines, elle a mis des lunettes de soleil ; elle s'est sentie presque jolie, les cheveux au vent, dans le pantalon et le tee-shirt noirs qu'elle avait choisis la veille après avoir essayé tous les vêtements emportés à Prague et s'être trouvée laide dans tous. De Berlin émanait une énergie positive.

Elle est allée explorer le quartier turc. A la tombée de la nuit, impulsivement, elle a appelé Hans. Elle n'avait pas envie de dîner seule. Il

n'était pas libre. « *Voyons-nous demain à cinq heures. – Je préférerais un peu plus tard, parce que les musées... – Non. A cinq heures. Il fait encore beau dehors. Après, c'est trop tard.* » Son ton autoritaire n'autorisait pas la réplique. En raccrochant elle a souri. Il lui faudrait, le lendemain, se montrer vigilante : approuver tout ce que dirait Hans, ne pas s'opposer à lui. Sinon, la soirée avec ce caractériel risquait de tourner au cauchemar. Au moins elle ne serait pas seule pour son anniversaire. Elle a dîné d'un döner kebab dans un fast-food turc, entourée d'adolescents à peine plus âgés que son fils aîné, puis a repris le métro. La rue Oranienburger, à dix heures du soir, était encore plus animée qu'à cinq heures de l'après-midi. Il était presque difficile de se frayer un chemin entre les grappes de jeunes arpentant les trottoirs obscurs. Elle s'est arrêtée pour lire les inscriptions commémoratives sur les murs de l'ancienne synagogue gardée par des policiers. A côté se trouvait un restaurant branché, Café Oren. Dans ce vaste espace aux plafonds très hauts et au décor minimaliste, on se serait cru à Tribeca. C'est là, sans doute, qu'elle aurait dîné avec Charles.

Il lui manquait, mais elle avait retrouvé le plaisir de flâner, seule, dans une ville étrangère. Sur le chemin de l'hôtel, elle est entrée dans une galerie d'art destroy puis dans des bars, sans rien y boire, juste pour voir. Sur le trottoir en face de l'hôtel, elle a remarqué des gens sortant d'une ouverture entre deux immeubles. Elle s'est engagée dans l'étroit passage qui sentait la pisse. Il débouchait, non sur un charmant café dans un jardin, mais sur un immense terrain vague occupé par une foule où se dressaient, entre les façades couvertes de graffitis, des bars improvisés éclairés par des lampions, des estrades de théâtre, des sculptures en métal torturé, des troncs d'arbres morts et des carcasses de camions. On se serait cru sur une arche après l'apocalypse. Ce décor à la *Mad Max* aurait plu à ses fils. Circulant entre les groupes, elle a regardé un fou courir après un chien qui poussait des « *kaï ! kaï !* » terrifiés, respiré l'odeur des joints, écouté des guitaristes chanter Simon and Garfunkel.

Sur le chemin de la sortie, un homme portant un grand carton à dessin s'est arrêté pour la laisser passer. Il avait l'air plus âgé que les autres ; elle a pensé qu'il pourrait la renseigner. « *Do you speak English ? – Yes. – What is this place ? – Tacheles.* » C'était le nom du lieu, un mot indien. Cet endroit existait depuis dix ans et survivrait tant qu'un promoteur immobilier ne s'en serait pas emparé. « *Are you an artist ?* » Non. Il portait ce carton parce qu'il venait d'acheter une gravure. Il n'était pas de Berlin, mais de Stuttgart, et se trouvait ici pour un congrès. Il était psychiatre. « *Psychiatre ! – Et vous ? – Actrice.* » Il a souri. « *C'est pareil.* » Ils ont marché ensemble jusqu'à la rue. Il lui a proposé

de boire un verre. « *Non, merci. Je veux me lever tôt pour voir les musées.* » Ils sont restés à bavarder debout devant l'hôtel. Il avait quarante-deux ans, il était marié, sa femme aussi était psychiatre, ils avaient une fille de dix ans. Ils formaient un couple ouvert, s'autorisant de petites aventures. Denyse a rougi. « *Je ne comprends pas comment c'est possible. Je serais folle de jalousie. Mon mari, n'en parlons pas. Même si l'autre n'en sait rien, je suis sûre que l'infidélité fait du mal. C'est une sorte de castration. Vous comprenez ?* » Les yeux sérieux du psychiatre, son air profond et concentré, inspiraient confiance. Après six semaines de silence, elle s'est livrée à lui comme on jette une bouteille à la mer. « *On désire des aventures comme si le sexe était la seule expérience qui donne le sentiment d'exister. Ça me paraît terriblement limité. Vous ne dites rien. Vous croyez que j'ai peur ? Que je penserais autrement si j'avais fait une psychanalyse ?* » Il y avait une terrasse de café juste à côté de l'hôtel. Il avait soif. Ils se sont assis. Il a commandé une bière, et elle un verre de vin. Elle lui a parlé de Michel, de Charles, de ses fils, de Hans, qu'elle allait revoir après vingt-deux ans. Elle s'est arrêtée. Il devait entendre ces lieux communs vingt fois par jour dans son cabinet. « *Qu'est-ce que vous pensez ? – Les femmes croient toujours que les hommes pensent quelque chose. – Qu'est-ce que vous pensez ? – Que vous êtes fascinante.* » Elle a eu envie, soudain, qu'il lui dise : « *Je vous veux.* » « *Je voudrais que vous posiez la main sur ma joue.* » Il avait la main chaude. Elle a frissonné. « *Vous avez froid ? – Oui. – Allons dans votre chambre.* »

A une heure et demie du matin, il n'y avait plus personne à la réception. Il a grimpé les escaliers derrière elle jusqu'au quatrième étage. Elle s'est allongée sur un des petits lits. Il s'est assis près d'elle, l'a caressée. Il a approché sa bouche, elle a détourné la sienne. Elle n'aimait pas son haleine ; sa bouche lui semblait plus obscène que le sexe non circoncis qu'elle pressait dans sa main. Il sentait le savon d'hôtel – une odeur fade, pas désagréable. L'étroitesse du lit rendait les mouvements malaisés. Elle s'est allongée sur lui. En cinq minutes à peine, par le simple frottement, comme à vingt ans, elle a joui. Elle s'est excusée d'avoir été si rapide. Elle souhaitait qu'il s'en aille mais craignait qu'il ne la trouve égoïste ; elle a repris dans sa main son membre dur. Il est venu après quelques mouvements. Ils sont restés allongés quelques instants sur le lit étroit. Puis il s'est levé, s'est rhabillé, a lacé ses chaussures. Elle l'a accompagné, nue, jusqu'à la porte. Il n'était guère plus grand qu'elle, et pas très beau. « *Bye.* » Il est parti. Elle ne savait pas son nom. Il ne lui avait pas demandé le sien. Elle a pris une douche et s'est couchée.

La sonnerie du réveil l'a extirpée d'un sommeil profond à dix heures moins cinq. Elle a enfilé son tee-shirt et son pantalon et est descendue vite. Il n'y avait plus personne dans la salle, sauf un jeune homme qui

lisait en buvant son café. Elle avait faim. Un coup d'œil au buffet l'a rassurée : œufs frais, charcuteries, pains de toutes sortes, confitures. Elle s'est assise près de la fenêtre, d'où l'on voyait, de l'autre côté de la rue, l'immeuble en pierre derrière lequel se trouvait Tacheles. Personne, de l'extérieur, n'aurait pu deviner qu'il s'agissait d'une façade creuse abritant la nuit un monde en folie ; de même, personne, la voyant sagement installée devant son œuf mollet et ses toasts grillés, avec son guide de Berlin sur la table et son alliance au doigt, n'aurait pu deviner qu'elle avait, dans la nuit, pollué ce même doigt du sperme d'un inconnu. Elle a souri. Un petit adultère, en fin de compte, n'avait rien de néfaste. Celui-ci, aussi peu mémorable fût-il, ou parce qu'il était si peu mémorable, avait dissipé sa mélancolie. C'était le cadeau qu'elle s'était fait pour ses quarante ans. Elle se sentait en grande forme, d'une humeur joyeuse et exubérante. Elle pensait à Charles et à ses fils avec une tendresse folle, en comptant les jours jusqu'à son retour. L'hôtelier s'est excusé de la déranger : nettoyant le reste de la salle, il installait le jeune homme à sa table. Celui-ci s'est assis sans la saluer et a repris sa lecture. Elle a jeté un coup d'œil à ce compagnon peu aimable, que leur convivialité forcée devait irriter. Il dévorait une tartine couverte de Nutella. Il ne buvait pas du café, mais du chocolat au lait – comme ses fils. Elle a déchiffré, à l'envers, un mot du titre : « Egypten. » Il n'y avait qu'en Allemagne qu'on trouvait de grands et beaux jeunes hommes, seuls à l'hôtel, qui mangeaient des tartines au Nutella en lisant des articles sur l'Égypte. « *Excuse me : do you speak English ?* » Il a levé la tête. « *Yes I do.* » L'interruption ne semblait pas le déranger. Elle a compris qu'il n'était pas arrogant, mais timide. Il faisait des études de biologie. Il lisait un article sur une espèce rare de lézard égyptien, qu'il avait photocopié la veille au Musée d'histoire naturelle de Berlin. Il écrivait une thèse sur les lézards. Il avait l'air si doux et si sérieux qu'elle n'a pu résister à son humeur facétieuse : « *Je ne sais rien sur les lézards, sinon que leur queue se détache quand on tire dessus. – C'est exact.* » Elle a pointé du doigt l'immeuble de l'autre côté de la rue. « *Vous voyez cet immeuble ? – Oui. – C'est juste une façade. Derrière, il y a un immense espace.* » Elle lui a décrit Tacheles. Il a regretté de ne pas l'avoir vu de nuit. Il repartait dans l'après-midi pour Bonn. Il avait passé la soirée d'hier dans sa chambre à lire des articles. « *C'est dommage que vous n'ayez pas eu l'idée de traverser la rue. – Oh oui, c'est dommage.* » Il y a eu un silence, comme si la même pensée leur traversait l'esprit.

Elle voulait voir les musées de Dahlem, à l'autre bout de Berlin. Il allait dans la même direction. Il a proposé de partir ensemble. Il était pressé ; elle n'avait pas envie de se bousculer. « *Je passerai vous prendre quand je serai prête. Si vous êtes prêt avant, ne m'attendez pas.* » Quand

elle a frappé à la porte de sa chambre, une demi-heure plus tard, personne n'a répondu. Son cœur s'est mis à battre plus vite. Sa déception l'a irritée. Avait-elle l'intention, depuis qu'elle était à Berlin, de draguer tous les hommes qu'elle croisait, même les petits garçons ? L'étudiant avait eu raison de s'enfuir. Il était temps qu'elle se rappelle le but de son voyage : voir les musées.

Il se trouvait à la réception. A son regard, quand il l'a vue apparaître au bas de l'escalier, elle a compris qu'il avait cru qu'elle était partie. Ils sont sortis. Il faisait aussi beau que la veille. Elle avait oublié ses lunettes de soleil. Il a proposé de l'attendre. Elle a couru vers l'hôtel. Au retour elle a couru vers lui. Il n'avait pas bougé. Cette course et cette attente avaient créé entre eux comme une intimité. Dans le métro, il lui a parlé de lui. Il avait vingt-quatre ans, il était divorcé, père d'un petit garçon de cinq ans. Sa femme, brésilienne, l'avait quitté après avoir trouvé dans sa poche les lettres passionnées d'une jeune fille qu'il avait rencontrée en Indonésie et avec qui rien ne s'était passé, car elle était musulmane. Sa femme, qu'il avait connue à seize ans, était son premier amour. Après le divorce, il avait eu deux brèves aventures qui s'étaient mal terminées. Et depuis treize mois, rien. « *Tu veux dire que tu as fait l'amour avec trois femmes en tout ?* – *Oui. Je n'ose pas faire le premier pas.* – *Il te faudrait une femme comme moi : qui prenne l'initiative.* – *Absolument.* – *C'est vraiment dommage qu'on ne se soit pas rencontrés hier soir.* – *Oh oui.* – *Au lieu de quoi j'ai trouvé un psychiatre et je l'ai ramené dans ma chambre.* – *Tu as fait ça !* » Il a ri. Elle pouvait tout dire, être complètement elle-même. C'est la liberté de parole qu'on a quand on n'a rien à perdre : dans dix minutes ils se quitteraient pour ne plus se revoir. « *De toute façon entre nous ça n'aurait pas marché : j'ai l'air entreprenant, mais sexuellement j'ai besoin d'être dominée.* » Il ne s'est pas démonté. « *C'est parfait. Sexuellement, j'ai besoin de dominer.* » Il avait un charmant sourire, plein de gentillesse, non dépourvu d'humour.

Ils n'avaient pas prêté attention aux stations. Ils sont descendus n'importe où et se sont assis au soleil sur un banc. Elle lui a parlé de Charles, de leur rencontre passionnée il y a seize ans, de leur amour, de leur fils, de Hans, de son humeur d'autrefois, infidèle, qu'elle avait crue domptée. Il lui a parlé de sa famille – de son grand-père très riche et très économe, de ses parents divorcés. Renonçant à leurs projets respectifs, ils ont décidé d'aller se promener. C'est à Grünewald, en sortant du métro, qu'il l'a embrassée pour la première fois. Il était très grand, plus que Charles. Sa barbe de trois jours piquait les joues. Ils ont marché des heures, main dans la main, comme de jeunes amoureux, en s'arrêtant souvent pour de longs baisers. Comme avec Charles à New York il y a seize ans. Presque comme. Pas l'amour. Pas la passion. Mais quelque

chose de bon et de doux. Avec lui elle avait vingt ans de toute éternité. Ils auraient pu s'aimer.

Il regardait son plan. Il la conduisait quelque part. Un point qui, dans son plan, s'appelait « FKK ». Soudain elle n'en a pas cru ses yeux : devant eux marchaient des gens nus. FKK, c'était un lac naturiste. L'étudiant, malgré sa timidité, ne manquait pas de détermination. Ils se sont assis dans l'herbe. Ils avaient soif. Il a acheté de l'eau. A sa demande, elle a ôté son tee-shirt et son soutien-gorge. Elle n'a pas eu honte quand il a regardé ses seins – pas la virgine poitrine de son amour indonésien dont il avait rêvé sans l'avoir jamais vue, mais les seins lourds d'une femme ayant allaité deux enfants. Son désir abolissait les années. Sa caresse légère, discrète, a fait frémir Denyse. La même idée leur est venue : rentrer à l'hôtel. Il était déjà trois heures et quart ; ils étaient loin de l'hôtel. Il devait partir à quatre heures pour prendre son avion à cinq heures et demie – il ne pouvait pas changer son billet ni s'en offrir un autre. Elle a refait avec lui le compte à rebours. Il fallait une demi-heure pour se rendre en bus à l'aéroport : elle l'a convaincu qu'il lui suffisait de partir à quatre heures et demie. Cela leur laissait, en se dépêchant, un petit quart d'heure dans la chambre de Denyse.

Ils ont couru deux kilomètres le long d'une autoroute en cherchant la station de métro. Dans le train, ils n'ont cessé de s'embrasser, serrés l'un contre l'autre. L'étudiant, poussant une exclamation, a soudain tiré Denyse par la main juste quand la porte fermait. Ils s'étaient trompés de direction : ils étaient à l'autre bout de Berlin. Elle a tout de suite compris ce que ça signifiait : pas de cinq minutes dans sa chambre. Le réel les avait rattrapés. Il risquait maintenant de rater son avion. Prendre un taxi jusqu'à l'hôtel où il avait laissé son sac ? La circulation pouvait le retarder encore plus. Il ne l'embrassait plus. Le visage tendu, il regardait sa montre. Elle se sentait coupable. Elle a cherché les mots pour le rassurer : ils arriveraient à l'hôtel à cinq heures au plus tard ; en taxi, il fallait vingt minutes jusqu'à l'aéroport ; cela lui laissait dix minutes, largement le temps de monter dans l'avion. « C'est long, une minute. Compte jusqu'à soixante, tu vas voir. » Elle lui parlait comme à son petit garçon. Il s'est excusé. « J'aurais tellement voulu... – Je sais. Ce n'est pas grave. C'était bien. – Oh oui, c'était bien. »

Il était cinq heures moins cinq quand ils sont arrivés à l'hôtel, essouffés, après une course éperdue depuis la station. Au lieu de prendre son sac à la réception, il a grimpé les marches quatre à quatre. Il montait à la chambre de Denyse. Elle s'est dit qu'il était fou. En haut, il s'est assis sur un lit, l'a attirée sur lui. Ses chaussures sont tombées ; elle a pensé à ses chaussettes qui sentaient mauvais après une journée de marche. Il a glissé les mains sous son tee-shirt. D'un mouvement brusque, il l'a

culbutée sur le lit d'en face. En quelques secondes, il a ouvert la fermeture Eclair du pantalon de Denyse, l'a ôté avec son slip, a déboutonné son jean et est entré en elle. C'était trop rapide. Elle frémissait, non de plaisir, mais de l'urgence de son désir à lui. Après trois mouvements, il a poussé un cri. Il est sorti d'elle et a éjaculé sur son ventre. Son sexe ressemblait à un gros cornichon. Elle a caressé ses cheveux avec une pure tendresse maternelle. « *Donc je suis le numéro quatre. – Le numéro quatre ? Le numéro quatre !* » Il a ri. « *Vas-y maintenant, dépêche-toi, tu vas rater ton avion.* » Il s'est levé et s'est reboutonné. « *C'était si fort, je n'ai pas pu me retenir, tu n'es même pas venue, je suis désolé, pardon... – Ne t'inquiète pas. Moi, ça ne fait pas treize mois. Vas-y, dépêche-toi.* » Sur un papier il a griffonné son numéro de téléphone. « *Appelle-moi.* » Il l'a regardée dans les yeux avec une intensité passionnée et une gravité toute allemande. « *Chaque minute de cette journée était merveilleuse. Tu es merveilleuse. – Vas-y.* » Il a descendu les marches en courant. Elle a regardé sa montre : cinq heures cinq. Elle s'est approchée de la fenêtre. Il était sur le trottoir ; en montant dans le taxi, il a levé la tête vers elle. « *Bonne soirée ! Sois sage !* » Elle a ri. Il avait meilleure mémoire qu'elle : elle avait oublié Hans. « *Tu crois que j'aurai mon avion ? – Franchement, je ne crois pas. Tu peux dormir ici !* » Le taxi est parti. Elle se sentait délicieusement bien. C'était l'heure d'appeler Hans.

« *Tu viens chez moi* », a dit Hans sans lui laisser le choix. Elle a regardé le plan. Il habitait à l'autre bout de Berlin, exactement là d'où ils avaient mis si longtemps à revenir tout à l'heure. « *Tu ne veux pas venir plutôt dans mon quartier ? Il y a plein de restos sympa. – Où ? – Mitte. – Je ne vais jamais là-bas. C'est un quartier en chantier, affreux. Viens ici. – C'est loin ! J'ai passé la journée à marcher, je suis fatiguée. – En bus tu en as pour une demi-heure : tu prends le 63 ou le 85 à Hackescher Markt, c'est direct.* » Elle a cédé ; elle se reposerait dans le bus. Dans la rue, elle ne pouvait s'empêcher de sourire, repensant aux cinq dernières minutes dans sa chambre. Les hommes la regardaient.

La place Hackescher Markt était en travaux. Aucun bus ne s'y arrêtait. Elle avait marché dix minutes pour rien. Enervée, elle a repris le métro. Elle a mis une heure à arriver chez Hans. Il a fallu ensuite que, dans le quartier désert, elle trouve sa rue, puis l'immeuble, parmi des dizaines de HLM en béton où elle ne repérait pas son numéro. Elle a crié son nom. Elle n'en pouvait plus. « *Denyse !* » Elle a levé la tête. Il lui faisait signe à une fenêtre du troisième étage. Elle est montée. L'homme debout devant elle n'avait rien à voir avec Hans : il était de taille moyenne, bedonnant, le visage empâté, avec un début de calvitie et une barbe foncée. « *Qu'est-ce que tu fichais ? Ça fait une heure que je t'attends.* » Elle s'est efforcée de garder son calme. « *Les bus ne*

marchaient pas. J'ai pris le métro : j'ai dû changer trois fois. » Il l'examinait. « Ça fait combien de temps ? Dix-sept ans ? – Vingt-deux. – Tant que ça ! Excuse le désordre, je suis en train de déménager. »

Désordre était un euphémisme. La pièce où il l'avait fait entrer était remplie de meubles renversés, de piles de papiers et de cartons ouverts. Il n'y avait pas un siège pour s'asseoir. « *Viens sur le balcon. J'ai une très jolie vue.* » Le balcon en ciment donnait sur le jardin de l'immeuble, sans intérêt. « *Tu as vu ces arbres ? C'est vraiment bien d'écrire face à tout ce vert. C'est ça que je vais regretter le plus. Mais l'autre appartement est plus grand et plus beau. Pour le même prix. – Tu as quelque chose à boire ? Je meurs de soif. – Rien. – Rien ? – Je déménage, je t'ai dit. – De l'eau ? – Si tu veux, mais elle n'est pas très bonne.* » Elle avait du mal à le croire. Elle aurait voulu partir à l'instant mais, par une compassion mal placée, craignait qu'il n'attribue cette fuite à son physique ingrat.

Il lui a apporté de la cuisine un verre d'eau calcaire. « *On va aller voir mon autre appartement tant qu'il fait encore jour. J'ai des trucs à apporter là-bas, tu vas m'aider. – C'est loin ? – Vingt minutes. – Vingt minutes ! Je suis très fatiguée et j'ai faim. – Allons donc. Tu es jeune, tu peux marcher vingt minutes. Regarde-moi : j'en ai cinquante-cinq.* » Elle s'est rappelé : ne pas s'opposer à lui, céder.

Il lui a donné deux pieds de lampes à porter. Ils sont partis. Elle se traînait. Ils ont marché vingt minutes. Elle avait des ampoules. La colère montait en elle avec la douleur du frottement. « *Tu avais dit vingt minutes ! – On y est presque.* » Elle a ôté ses chaussures. Elle marchait en chaussettes sur le macadam. « *On y serait déjà si tu allais plus vite. – On ne peut pas prendre un taxi ? – Quelle petite nature !* » Elle était au bord des larmes. « *Je te dis que je suis fatiguée ! Tu m'entends ? – Calme-toi. On y est. Oh ! elle n'est pas contente !* » Elle avait envie de le gifler. Ils marchaient depuis une heure. Cette situation était absurde. Il fallait rester calme. Un dîner rapide, et elle rentrait à l'hôtel.

Ils ont fini par arriver. Encore trois étages à pied. C'était un vaste appartement des années trente, avec de hautes fenêtres, des cheminées, de splendides parquets de bois, des moulures, des détails architecturaux raffinés. Sa beauté a eu sur elle un effet apaisant. Il était entièrement vide, hormis un petit coussin de méditation bouddhiste au milieu du salon. Pendant que Hans vaquait à ses occupations, elle s'est allongée sur le parquet et a posé sa tête sur le coussin. Elle avait le dos cassé. Elle a fermé les yeux. Elle aurait pu s'endormir à l'instant. Hans est entré dans la pièce. Elle l'a entendu s'allonger près d'elle. Pendant plusieurs minutes, il n'a pas bougé. Puis il a tendu le bras, entrecroisé leurs doigts, posé la main de Denyse sur le haut de sa cuisse. Elle s'est laissé faire. Elle venait de comprendre l'évidence : elle était venue à Berlin

pour ça – pour finir. Il s'est allongé sur elle. Le sexe de Hans, sous le jean, cognait contre son pubis. Il a pris ses poignets, les a ramenés derrière sa tête et les a tenus de force. Elle a ouvert les yeux. Le visage de Hans était juste au-dessus du sien. Elle a vu ses yeux : clairs, froids, coupants comme un rasoir. Elle les a reconnus. Une vague brûlante lui a traversé le ventre. Il s'est relevé.

« J'aimerais te baiser mais je n'ai pas de capotes. Désolé. J'aurais dû y penser. Je savais que ça te plairait, l'appartement vide : tu es une actrice. – On va dîner ? J'ai faim. »

Il y avait une pizzeria dans la rue. Elle a refusé d'aller plus loin. Ils ont commandé. Deux pizzas, de l'eau. Il l'a regardée avec un sourire. *« Après, on ira chez moi. – Après ? Je ne sais pas s'il y aura un après. – OK. Pas de problème. – Tu es vraiment le salaud le plus égoïste que j'aie jamais rencontré. – Moi, égoïste ? – Tout doit être comme tu le décides. – C'est complètement faux. – D'accord. Peu importe. »* Le serveur apportait les pizzas. Ils se sont tus, ont mangé. Ils n'avaient rien à se dire. Elle l'a regardé. *« On n'est vraiment pas dans la même situation. Tu avais trente-trois ans, je n'étais qu'une fille d'une nuit que tu n'as même pas prise. Toi, tu étais ma première aventure. Tu m'as révélé quelque chose sur moi, quelque chose d'important, un mélange de curiosité et de besoin, mon désir d'aventure, mon énergie. C'est ça que tu représentes pour moi. Ça n'a rien à voir avec toi. – Je sais. La conne de petite oie bourgeoise toute excitée d'avoir sa première aventure, mourant d'envie de se faire mettre ! – Tu n'es pas trop romantique. – Ça non. – Pourtant, tu m'as dit qu'il fallait faire l'amour, la première fois, avec quelqu'un qu'on aimait. Tu te rappelles ? J'ai trouvé ça très beau. »* Il a ricané. *« Quand j'ai appris que tu étais vierge, ça m'a fait débander. J'ai horreur des vierges. La défloration, le sang, toute cette boucherie, ce n'est pas mon truc. – Mais alors pourquoi tu te souviens de moi ? – A cause de quelque chose que tu m'as dit. – Quoi ? – Un prof t'avait dit que quand on regardait un mot dans le dictionnaire, l'esprit enregistrait inconsciemment tous les mots autour, et que ces mots “hors focus” faisaient partie, d'une certaine manière, de la définition du mot. Le hors-focus contenait autant d'information que le focus. Cette idée a été essentielle pour moi, pour mon écriture. – C'est drôle. Je n'en ai aucun souvenir. – Dans les années quatre-vingt j'ai eu une dépression, une vraie. Quand je t'ai rencontrée, c'était le début. J'ai tout essayé : l'alcool, la drogue, le sexe. Pendant deux ans, je n'ai pas pu sortir de chez moi. Paralysé. Ensuite j'ai commencé une analyse. C'est ça qui m'a sauvé. Toute l'énergie qui était dirigée contre moi, j'ai réussi à la tourner au dehors. Je ne suis plus l'homme que tu as rencontré. D'abord j'ai une bonne hygiène de vie. Je fais de la gym, je suis végétarien, je ne bois plus. Et je n'essaie plus de contrôler les choses. Je ne sais pas comment expliquer. C'est*

comme un bébé qui crie parce qu'il a mal, qui crie, et qui tout à coup ne crie plus. Il est vivant, mais dedans il est mort. Il ne sent plus la douleur. C'est très difficile, ensuite, de réparer le dommage. Tu comprends ? – Oui. » L'addition était sur la table. Elle n'a pas sorti son portefeuille. Il a payé.

Dehors, il lui a demandé ce qu'elle voulait faire. « *Je viens. Mais on prend un taxi. Et je ne reste pas longtemps.* » Il a fait le geste de déboucher une bouteille. « *Juste le temps de te faire sauter et, pop ! tu rentres chez toi.* »

Chez lui, il a mis un disque de jazz. Elle l'a suivi sur le balcon. « *Je l'avais nettoyé pour toi, pour qu'on puisse s'asseoir ici, et bavarder. – Je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis fatiguée. – Ah oui, c'est vrai, tu veux te faire baiser tout de suite.* » Dans la chambre, il a étalé un drap propre sur le lit, sorti une boîte de capotes anglaises, ôté son pantalon. Elle s'est déshabillée. Il l'a caressée. « *Humidifie-moi. – Comment ? – Trouve un moyen.* » Elle s'est agenouillée et l'a pris dans sa bouche. Son sexe, très grand, blanc, était la seule partie du corps de Hans conforme à son souvenir. Il a mis une capote. « *Il n'y a que les capotes anglaises qui m'aillent. Les autres sont trop petites.* » A peine était-il entré en elle qu'elle a joui. Il a joui vite aussi. Ils sont restés allongés, lui sur elle, en elle. Il avait des cuisses blanches et sans poils. Il n'avait pas ôté son t-shirt, peut-être pour cacher son ventre. Il est allé se laver, il est revenu. « *Reste ici cette nuit. – Non. – Pourquoi ? – J'ai une chambre d'hôtel. – Et alors ? Vas-y demain. – Non. – Tu dormiras bien ici. C'est calme. Je te laisse le lit. La chambre si tu veux.* » Elle n'était pas loin de céder. Elle n'avait plus de volonté. Il s'est rallongé contre elle, l'a caressée, a durci. La deuxième fois, c'était plus difficile. Ils ont changé de position. C'était long, fatigant. Il avait beau la remplir, elle ne le sentait plus. Elle s'est vue soudain, sur ce lit à Berlin, dans cet appartement en déménagement, avec ce type qui bougeait sur elle comme un gros ver de terre. Elle a pensé à Charles, à ses fils, au premier contact de leurs petits corps visqueux juste après l'accouchement. Elle a eu l'impression de couler. « *Reste, dors ici. – Non. – Pourquoi est-ce que tu as pris une chambre d'hôtel dans Mitte ? C'est horrible là-bas, plein de trous. C'est vrai que tu aimes les trous...* »

Elle s'est rhabillée. Il a appelé un taxi. Le taxi a traversé Berlin. Elle a mis une heure à rentrer. Elle n'a pas regardé la ville. A l'hôtel, elle a baigné avec une serviette imbibée d'eau chaude ses parties irritées. Elle n'avait pas été, depuis longtemps, si proche du désespoir.

A sa surprise, elle s'est réveillée, sinon de bonne humeur, sereine – comme si la nuit, telle une grosse vague, avait lavé les jours précédents. Elle avait très envie de voir un musée. Elle a marché jusqu'au

Musée d'art contemporain au milieu des chantiers, sous un soleil éclatant. Là, elle est restée longtemps assise devant une vidéo : une femme en robe bleu ciel, souriante, tenant à la main une grande fleur rouge, marchait dans une rue au rythme d'une musique intérieure ; elle s'arrêtait soudain près d'une voiture garée, brandissait la fleur, prenait son élan et frappait. De la vitre brisée la mer sortait à flots. Sur le visage de la femme il y avait une expression de joie extatique. Elle reprenait sa marche en chantonnant plus fort, puis s'arrêtait pour briser une autre vitre avec sa fleur en acier. Denyse a ri. A la gare, juste avant de reprendre le train pour Prague, elle a appelé l'étudiant. La voix sur le répondeur était celle d'un tout petit garçon. Elle n'a pas laissé de message.

New York, mai-juin 2001

REUSSIR

► Baccalauréat

Terminales ES "pilotes" orientées HEC ou orientées Sciences Po

De 97 à 100% de réussite, de 56 à 82% de mentions

Stages de révision et perfectionnement à Noël, février, Pâques

Stage "spécial Sciences Po" à Pâques • Stages de Première en Français et Maths

Préparation des concours des écoles de commerce accessibles après le bac

► HEC-ESSEC-ESCP/EAP (1^e et 2^e année)

Classes préparatoires annuelles "pilotes" voie Scientifique et voie Economique

Voie Scientifique : de 95 à 100% d'intégrés à HEC-ESSEC-ESCP/EAP

Voie Economique : de 70 à 80% d'intégrés à HEC-ESSEC-ESCP/EAP-EML

Stages intensifs à Noël, février, Pâques

Stage de pré-rentree • "Summer Session" à Bristol (Anglais+Maths) durant l'été

► Math Sup - Math Spé

Classe Math Spé PC "pilote" réservée à des 5/2.*

ENS, X, Mines-Ponts, Centrale-Supélec : plus de 80% d'admis

Stages intensifs en février, à Pâques pour Sup et Spé

Stage de pré-rentree Math Sup et Math Spé, (de TS vers Sup et de Sup vers Spé)

► Sciences Po

Classes préparatoires annuelles "pilotes"

Stages intensifs à Pâques ("bac+1") et en été ("bac+0")

De 35 à 40% d'admis à l'IEP de Paris, plus de 70% d'admis aux IEP de Paris+province

► Médecine - Pharmacie

Encadrement scientifique annuel

De 35 à plus de 60% d'admis : des taux de succès de 2 à 3 fois supérieurs à la moyenne

Stages de soutien et perfectionnement • Stage de pré-rentree

► Droit - Sciences économiques

Encadrement annuel • De 70 à plus de 90% d'admissibles en juin

Stage de pré-rentree • Stages intensifs à Noël, à Pâques et en août-septembre

► Admissions sur DEUG, DUT, BTS, Licence, Maîtrise

• Sur DEUG, DUT, BTS : concours "Tremplin 1", "Profils 1", "Passerelle 1"

• Sur Licence : 2^e année de HEC-ESCP/EAP EM Lyon, EDHEC, concours "Tremplin", "Profils", "Passerelle", Sciences Po, écoles de journalisme

• Sur Maîtrise : 2^e année de l'ESSEC, EFB-CRFFA, ENM, DECF-DESCF

IPESUP • PREPASUP

16-18, rue du Cloître Notre-Dame 75004 Paris

01 43 25 63 30

www.ipesup.fr

Enseignement supérieur et secondaire privé

CATHERINE CUSSET

NUMÉRO QUATRE

GALLIMARD - *Le Monde*

CATHERINE CUSSET

Cultivée (ancienne élève de l'Ecole normale supérieure), diplômée (agrégée de lettres), reconnue (elle s'est vu décerner le Grand Prix du roman des lectrices d'*Elle* 2000), et encore jeune (elle est née à Paris en 1963), que peut-il bien manquer à Catherine Cusset ? *Le Problème avec Jane* a rencontré la faveur du public, *La Haine de la famille* aussi. Tout réussit à cette romancière doublée d'une essayiste, passionnée par l'œuvre du marquis de Sade et celle de Georges Bataille, qui s'offre le luxe d'enseigner la littérature à l'université Yale, aux Etats-Unis, de vivre à New York et de publier chez Gallimard. Six romans déjà, dans lesquels la sensualité et la rencontre des sexes trouvent une place prépondérante. « *Les héroïnes de Catherine Cusset ont une propension à goûter le délice d'être une proie pour les séducteurs* », notait en 1996 Jean-Luc Douin, à l'occasion de la parution de *A Vous*, récit d'un envoûtement d'une jeune femme par son directeur littéraire. Un climat que l'on retrouve avec plaisir dans *Numéro quatre*.



GALLIMARD

*A la mémoire
d'Alberto Rodriguez*

Numéro quatre

C'était la première fois, depuis qu'elle avait rencontré Charles, seize ans plus tôt, que Denyse se retrouvait seule, pour une si longue période, dans une ville étrangère. Le tournage durait deux mois. Au lieu de savourer une liberté perdue depuis qu'elle était mère, elle avait peu à peu sombré dans une mélancolie proche de la dépression.

Prague était très belle, mais assombrie par un couvercle de pollution : en un mois elle n'avait pas vu le soleil. Les Tchèques avaient l'air triste, surtout ceux de sa génération, les laissés-pour-compte de l'occidentalisation du pays. Dans le film, elle jouait une duchesse qui avait adopté en 1782 une jeune Africaine. Chaque matin, la maquilleuse travaillait à la vieillir, lui offrant le visage qu'elle aurait dans vingt ans. A la fin des longues journées de travail, elle n'avait pas envie de suivre les membres de l'équipe dans les bars à bière si enfumés que les yeux y pleuraient après cinq minutes. Elle allait au concert ou à l'opéra. A l'entracte, elle buvait une coupe de champagne local en observant les Praguois endimanchés et les touristes débraillés, aussi seule que si elle avait été invisible. Elle rentrait à l'hôtel à pied, traversant la place Wenceslas où des proxénètes locaux criaient après des prostituées russes. Personne ne la regardait ni ne lui parlait.

Après avoir entendu tous les concerts et les opéras de la saison, elle a fini par passer les soirées dans sa chambre à lire les romans de Jane Austen qu'elle avait trouvés dans une librairie de l'avenue Nationale. Charles téléphonait tous les deux ou trois jours : elle faisait un effort pour lui raconter les incidents du tournage. Le soir du 28 avril, quand elle a perçu dans sa voix la mauvaise nouvelle, elle a aussitôt vu son fils cadet renversé par une voiture, mort. Le sang a reflué dans son estomac.

Charles, désolé, lui annonçait simplement que la maladie d'un collègue l'obligeait à annuler le week-end qu'il avait prévu de passer à Prague pour fêter en amoureux les quarante ans de Denyse. Elle n'était même pas déçue. Elle ne sentait rien, sauf une envie de dormir. Elle avait éprouvé une fois un état similaire : seize ans plus tôt, après s'être fiancée avec Michel à Montréal et avant de rencontrer Charles à New York, où elle avait débarqué pour suivre des cours de théâtre.

Elle a décidé d'aller à Berlin, dont un jeune acteur de l'équipe lui avait vanté l'énergie : voir les musées la sortirait d'elle-même. La veille de son départ, elle a appelé Hans. « *C'est Denyse.* » Il n'a pas semblé surpris. Il était occupé. Il lui a enjoint de le rappeler quand elle serait à Berlin.

Hans. Elle l'avait rencontré quand elle avait dix-huit ans, en Italie, où elle voyageait avec ses parents et sa sœur. Il avait trente-trois ans. A Florence, un après-midi, elle était allée lire dans les jardins Boboli. Elle avait remarqué, parmi les couples qui s'embrassaient, l'homme blond assis sur l'herbe, le dos très droit et les jambes repliées comme dans une position de yoga, qui déclamait des poèmes d'une voix grave à une fille brune en face de lui. Il était incroyablement beau. La fille s'était levée pour partir. Denyse n'avait pas eu le temps de baisser la tête que l'homme s'était déjà emparé de son regard. « *Alors, petite voyageuse...* » Il l'avait dit en français – elle lisait un roman français. Il avait des yeux clairs qui la transperçaient. Elle avait rougi jusqu'au bout des oreilles. Elle l'avait suivi chez lui, dans son studio sur le Belvédère.

A peine entré, il avait ôté ses vêtements. Il bandait. Il était le premier homme qu'elle voyait nu. Son sexe lui avait semblé immense. Elle avait peur. Elle était terriblement excitée. Elle avait avoué qu'elle était vierge. Il avait éclaté de rire. Il l'avait longtemps caressée. Il ne l'avait pas pénétrée. Il avait dit qu'elle devait faire cela avec quelqu'un qu'elle aimait, la première fois. Quand elle avait quitté le studio à la tombée de la nuit, elle était éperdument amoureuse, elle juive, d'un Allemand trouvé en Italie. Pendant des mois elle n'avait pu se réveiller sans voir le visage de Hans. Elle lui avait écrit une lettre. Il n'avait pas répondu. Elle n'avait jamais oublié Hans et cette délicatesse qui l'avait conduit à la laisser vierge.

Vingt ans après, elle avait reçu une carte postale de lui. Il l'avait envoyée à Montréal, chez ses parents. Il l'avait vue dans un film ; il n'était pas surpris qu'elle soit devenue actrice ; il habitait Berlin et l'invitait, si elle passait par là, à lui téléphoner. Elle avait été émue qu'il se souvienne d'elle et qu'il ait conservé l'adresse de ses parents. Mais elle vivait à New York, elle était mariée, elle avait deux enfants : leurs chemins ne risquaient pas de se croiser à nouveau. Elle avait mis la carte de

côté et n'y avait plus pensé. Un an après, comme elle accompagnait Charles à Francfort où il participait à un congrès médical, elle avait retrouvé la carte de Hans et noté le numéro dans son agenda. Elle était curieuse de lui parler : elle ignorait tout de lui, sinon qu'il était écrivain. Il n'était pas là ; il avait rappelé le lendemain. Leur langue commune était le français.

Il l'avait spontanément tutoyée. « *Viens ici. – A Berlin ? C'est loin ! – Pas du tout. Avec l'InterCity, il y en a pour à peine plus de trois heures. Si tu pars tout de suite, tu auras celui de 17 h 40. Je peux te loger.* » Elle avait souri et l'avait informé qu'elle était mariée et voyageait avec son mari : ils passaient le week-end à Heidelberg, pas à Berlin. Au lieu d'accepter cette réponse claire, Hans s'était mis en colère : si elle ne sautait pas dans un train à l'instant, si elle n'était pas capable de ce tout petit effort alors qu'ils ne s'étaient pas vus depuis vingt ans et qu'elle se trouvait à deux heures de chez lui, elle était nulle. Quand elle avait raccroché, Denyse était abasourdie. Le soir elle avait raconté l'incident à Charles. « *Ce type est fou ! Est-ce qu'il croit que le fait de ne pas m'avoir baisée quand j'avais dix-huit ans lui donne un droit sur moi ?* » Charles avait ri. « *Je le comprends. Il est furieux d'avoir raté l'occasion. Moi aussi je serais furieux.* »

C'était l'homme qu'elle avait appelé hier soir. Dans le train, contemplant par les vitres sales les forêts de troncs gris et nus, elle s'est demandé si ce voyage était une bonne idée. La beauté mélancolique de Prague et ses ruelles familières avaient une douceur apaisante. Elle n'avait pas le courage d'affronter une capitale inconnue. Elle ne comprenait pas par quel masochisme elle cherchait à revoir un personnage qui s'était montré au téléphone si désagréable. A trois heures, elle est arrivée à Berlin. Le train s'arrêtait à Lichtenberg, l'ancienne gare de Berlin-Est, où rien n'avait changé depuis quarante ans. L'hôtel que le jeune acteur lui avait recommandé, dans le quartier animé de Mitte, lui a réservé une bonne surprise : c'était une maison ancienne, charmante. Sa chambre à deux petits lits était simple mais correcte. Résistant à la tentation de s'allonger sur la couette d'une blancheur éclatante, elle a pris une douche et elle est ressortie. Aux terrasses ensoleillées des cafés, rue Oranienburger, une foule de gens buvait et riait. Pour la première fois en six semaines, elle a mis des lunettes de soleil ; elle s'est sentie presque jolie, les cheveux au vent, dans le pantalon et le tee-shirt noirs qu'elle avait choisis la veille après avoir essayé tous les vêtements emportés à Prague et s'être trouvée laide dans tous. De Berlin émanait une énergie positive.

Elle est allée explorer le quartier turc. A la tombée de la nuit, impulsivement, elle a appelé Hans. Elle n'avait pas envie de dîner seule. Il

n'était pas libre. « *Voyons-nous demain à cinq heures. – Je préférerais un peu plus tard, parce que les musées... – Non. A cinq heures. Il fait encore beau dehors. Après, c'est trop tard.* » Son ton autoritaire n'autorisait pas la réplique. En raccrochant elle a souri. Il lui faudrait, le lendemain, se montrer vigilante : approuver tout ce que dirait Hans, ne pas s'opposer à lui. Sinon, la soirée avec ce caractériel risquait de tourner au cauchemar. Au moins elle ne serait pas seule pour son anniversaire. Elle a dîné d'un döner kebab dans un fast-food turc, entourée d'adolescents à peine plus âgés que son fils aîné, puis a repris le métro. La rue Oranienburger, à dix heures du soir, était encore plus animée qu'à cinq heures de l'après-midi. Il était presque difficile de se frayer un chemin entre les grappes de jeunes arpentant les trottoirs obscurs. Elle s'est arrêtée pour lire les inscriptions commémoratives sur les murs de l'ancienne synagogue gardée par des policiers. A côté se trouvait un restaurant branché, Café Oren. Dans ce vaste espace aux plafonds très hauts et au décor minimaliste, on se serait cru à Tribeca. C'est là, sans doute, qu'elle aurait dîné avec Charles.

Il lui manquait, mais elle avait retrouvé le plaisir de flâner, seule, dans une ville étrangère. Sur le chemin de l'hôtel, elle est entrée dans une galerie d'art destroy puis dans des bars, sans rien y boire, juste pour voir. Sur le trottoir en face de l'hôtel, elle a remarqué des gens sortant d'une ouverture entre deux immeubles. Elle s'est engagée dans l'étroit passage qui sentait la pisse. Il débouchait, non sur un charmant café dans un jardin, mais sur un immense terrain vague occupé par une foule où se dressaient, entre les façades couvertes de graffitis, des bars improvisés éclairés par des lampions, des estrades de théâtre, des sculptures en métal torturé, des troncs d'arbres morts et des carcasses de camions. On se serait cru sur une arche après l'apocalypse. Ce décor à la *Mad Max* aurait plu à ses fils. Circulant entre les groupes, elle a regardé un fou courir après un chien qui poussait des « *kaï ! kaï !* » terrifiés, respiré l'odeur des joints, écouté des guitaristes chanter Simon and Garfunkel.

Sur le chemin de la sortie, un homme portant un grand carton à dessin s'est arrêté pour la laisser passer. Il avait l'air plus âgé que les autres ; elle a pensé qu'il pourrait la renseigner. « *Do you speak English ? – Yes. – What is this place ? – Tacheles.* » C'était le nom du lieu, un mot indien. Cet endroit existait depuis dix ans et survivrait tant qu'un promoteur immobilier ne s'en serait pas emparé. « *Are you an artist ?* » Non. Il portait ce carton parce qu'il venait d'acheter une gravure. Il n'était pas de Berlin, mais de Stuttgart, et se trouvait ici pour un congrès. Il était psychiatre. « *Psychiatre ! – Et vous ? – Actrice.* » Il a souri. « *C'est pareil.* » Ils ont marché ensemble jusqu'à la rue. Il lui a proposé

de boire un verre. « *Non, merci. Je veux me lever tôt pour voir les musées.* » Ils sont restés à bavarder debout devant l'hôtel. Il avait quarante-deux ans, il était marié, sa femme aussi était psychiatre, ils avaient une fille de dix ans. Ils formaient un couple ouvert, s'autorisant de petites aventures. Denyse a rougi. « *Je ne comprends pas comment c'est possible. Je serais folle de jalousie. Mon mari, n'en parlons pas. Même si l'autre n'en sait rien, je suis sûre que l'infidélité fait du mal. C'est une sorte de castration. Vous comprenez ?* » Les yeux sérieux du psychiatre, son air profond et concentré, inspiraient confiance. Après six semaines de silence, elle s'est livrée à lui comme on jette une bouteille à la mer. « *On désire des aventures comme si le sexe était la seule expérience qui donne le sentiment d'exister. Ça me paraît terriblement limité. Vous ne dites rien. Vous croyez que j'ai peur ? Que je penserais autrement si j'avais fait une psychanalyse ?* » Il y avait une terrasse de café juste à côté de l'hôtel. Il avait soif. Ils se sont assis. Il a commandé une bière, et elle un verre de vin. Elle lui a parlé de Michel, de Charles, de ses fils, de Hans, qu'elle allait revoir après vingt-deux ans. Elle s'est arrêtée. Il devait entendre ces lieux communs vingt fois par jour dans son cabinet. « *Qu'est-ce que vous pensez ? – Les femmes croient toujours que les hommes pensent quelque chose. – Qu'est-ce que vous pensez ? – Que vous êtes fascinante.* » Elle a eu envie, soudain, qu'il lui dise : « Je vous veux. » « *Je voudrais que vous posiez la main sur ma joue.* » Il avait la main chaude. Elle a frissonné. « *Vous avez froid ? – Oui. – Allons dans votre chambre.* »

A une heure et demie du matin, il n'y avait plus personne à la réception. Il a grimpé les escaliers derrière elle jusqu'au quatrième étage. Elle s'est allongée sur un des petits lits. Il s'est assis près d'elle, l'a caressée. Il a approché sa bouche, elle a détourné la sienne. Elle n'aimait pas son haleine ; sa bouche lui semblait plus obscène que le sexe non circoncis qu'elle pressait dans sa main. Il sentait le savon d'hôtel – une odeur fade, pas désagréable. L'étroitesse du lit rendait les mouvements malaisés. Elle s'est allongée sur lui. En cinq minutes à peine, par le simple frottement, comme à vingt ans, elle a joui. Elle s'est excusée d'avoir été si rapide. Elle souhaitait qu'il s'en aille mais craignait qu'il ne la trouve égoïste ; elle a repris dans sa main son membre dur. Il est venu après quelques mouvements. Ils sont restés allongés quelques instants sur le lit étroit. Puis il s'est levé, s'est rhabillé, a lacé ses chaussures. Elle l'a accompagné, nue, jusqu'à la porte. Il n'était guère plus grand qu'elle, et pas très beau. « *Bye.* » Il est parti. Elle ne savait pas son nom. Il ne lui avait pas demandé le sien. Elle a pris une douche et s'est couchée.

La sonnerie du réveil l'a extirpée d'un sommeil profond à dix heures moins cinq. Elle a enfilé son tee-shirt et son pantalon et est descendue vite. Il n'y avait plus personne dans la salle, sauf un jeune homme qui

lisait en buvant son café. Elle avait faim. Un coup d'œil au buffet l'a rassurée : œufs frais, charcuteries, pains de toutes sortes, confitures. Elle s'est assise près de la fenêtre, d'où l'on voyait, de l'autre côté de la rue, l'immeuble en pierre derrière lequel se trouvait Tacheles. Personne, de l'extérieur, n'aurait pu deviner qu'il s'agissait d'une façade creuse abritant la nuit un monde en folie ; de même, personne, la voyant sagement installée devant son œuf mollet et ses toasts grillés, avec son guide de Berlin sur la table et son alliance au doigt, n'aurait pu deviner qu'elle avait, dans la nuit, pollué ce même doigt du sperme d'un inconnu. Elle a souri. Un petit adultère, en fin de compte, n'avait rien de néfaste. Celui-ci, aussi peu mémorable fût-il, ou parce qu'il était si peu mémorable, avait dissipé sa mélancolie. C'était le cadeau qu'elle s'était fait pour ses quarante ans. Elle se sentait en grande forme, d'une humeur joyeuse et exubérante. Elle pensait à Charles et à ses fils avec une tendresse folle, en comptant les jours jusqu'à son retour. L'hôtelier s'est excusé de la déranger : nettoyant le reste de la salle, il installait le jeune homme à sa table. Celui-ci s'est assis sans la saluer et a repris sa lecture. Elle a jeté un coup d'œil à ce compagnon peu aimable, que leur convivialité forcée devait irriter. Il dévorait une tartine couverte de Nutella. Il ne buvait pas du café, mais du chocolat au lait – comme ses fils. Elle a déchiffré, à l'envers, un mot du titre : « Egypten. » Il n'y avait qu'en Allemagne qu'on trouvait de grands et beaux jeunes hommes, seuls à l'hôtel, qui mangeaient des tartines au Nutella en lisant des articles sur l'Égypte. « *Excuse me : do you speak English ?* » Il a levé la tête. « *Yes I do.* » L'interruption ne semblait pas le déranger. Elle a compris qu'il n'était pas arrogant, mais timide. Il faisait des études de biologie. Il lisait un article sur une espèce rare de lézard égyptien, qu'il avait photocopié la veille au Musée d'histoire naturelle de Berlin. Il écrivait une thèse sur les lézards. Il avait l'air si doux et si sérieux qu'elle n'a pu résister à son humeur facétieuse : « *Je ne sais rien sur les lézards, sinon que leur queue se détache quand on tire dessus. – C'est exact.* » Elle a pointé du doigt l'immeuble de l'autre côté de la rue. « *Vous voyez cet immeuble ? – Oui. – C'est juste une façade. Derrière, il y a un immense espace.* » Elle lui a décrit Tacheles. Il a regretté de ne pas l'avoir vu de nuit. Il repartait dans l'après-midi pour Bonn. Il avait passé la soirée d'hier dans sa chambre à lire des articles. « *C'est dommage que vous n'ayez pas eu l'idée de traverser la rue. – Oh oui, c'est dommage.* » Il y a eu un silence, comme si la même pensée leur traversait l'esprit.

Elle voulait voir les musées de Dahlem, à l'autre bout de Berlin. Il allait dans la même direction. Il a proposé de partir ensemble. Il était pressé ; elle n'avait pas envie de se bousculer. « *Je passerai vous prendre quand je serai prête. Si vous êtes prêt avant, ne m'attendez pas.* » Quand

elle a frappé à la porte de sa chambre, une demi-heure plus tard, personne n'a répondu. Son cœur s'est mis à battre plus vite. Sa déception l'a irritée. Avait-elle l'intention, depuis qu'elle était à Berlin, de draguer tous les hommes qu'elle croisait, même les petits garçons ? L'étudiant avait eu raison de s'enfuir. Il était temps qu'elle se rappelle le but de son voyage : voir les musées.

Il se trouvait à la réception. A son regard, quand il l'a vue apparaître au bas de l'escalier, elle a compris qu'il avait cru qu'elle était partie. Ils sont sortis. Il faisait aussi beau que la veille. Elle avait oublié ses lunettes de soleil. Il a proposé de l'attendre. Elle a couru vers l'hôtel. Au retour elle a couru vers lui. Il n'avait pas bougé. Cette course et cette attente avaient créé entre eux comme une intimité. Dans le métro, il lui a parlé de lui. Il avait vingt-quatre ans, il était divorcé, père d'un petit garçon de cinq ans. Sa femme, brésilienne, l'avait quitté après avoir trouvé dans sa poche les lettres passionnées d'une jeune fille qu'il avait rencontrée en Indonésie et avec qui rien ne s'était passé, car elle était musulmane. Sa femme, qu'il avait connue à seize ans, était son premier amour. Après le divorce, il avait eu deux brèves aventures qui s'étaient mal terminées. Et depuis treize mois, rien. « *Tu veux dire que tu as fait l'amour avec trois femmes en tout ?* – *Oui. Je n'ose pas faire le premier pas.* – *Il te faudrait une femme comme moi : qui prenne l'initiative.* – *Absolument.* – *C'est vraiment dommage qu'on ne se soit pas rencontrés hier soir.* – *Oh oui.* – *Au lieu de quoi j'ai trouvé un psychiatre et je l'ai ramené dans ma chambre.* – *Tu as fait ça !* » Il a ri. Elle pouvait tout dire, être complètement elle-même. C'est la liberté de parole qu'on a quand on n'a rien à perdre : dans dix minutes ils se quitteraient pour ne plus se revoir. « *De toute façon entre nous ça n'aurait pas marché : j'ai l'air entreprenant, mais sexuellement j'ai besoin d'être dominée.* » Il ne s'est pas démonté. « *C'est parfait. Sexuellement, j'ai besoin de dominer.* » Il avait un charmant sourire, plein de gentillesse, non dépourvu d'humour.

Ils n'avaient pas prêté attention aux stations. Ils sont descendus n'importe où et se sont assis au soleil sur un banc. Elle lui a parlé de Charles, de leur rencontre passionnée il y a seize ans, de leur amour, de leur fils, de Hans, de son humeur d'autrefois, infidèle, qu'elle avait crue domptée. Il lui a parlé de sa famille – de son grand-père très riche et très économe, de ses parents divorcés. Renonçant à leurs projets respectifs, ils ont décidé d'aller se promener. C'est à Grünewald, en sortant du métro, qu'il l'a embrassée pour la première fois. Il était très grand, plus que Charles. Sa barbe de trois jours piquait les joues. Ils ont marché des heures, main dans la main, comme de jeunes amoureux, en s'arrêtant souvent pour de longs baisers. Comme avec Charles à New York il y a seize ans. Presque comme. Pas l'amour. Pas la passion. Mais quelque

chose de bon et de doux. Avec lui elle avait vingt ans de toute éternité. Ils auraient pu s'aimer.

Il regardait son plan. Il la conduisait quelque part. Un point qui, dans son plan, s'appelait « FKK ». Soudain elle n'en a pas cru ses yeux : devant eux marchaient des gens nus. FKK, c'était un lac naturiste. L'étudiant, malgré sa timidité, ne manquait pas de détermination. Ils se sont assis dans l'herbe. Ils avaient soif. Il a acheté de l'eau. A sa demande, elle a ôté son tee-shirt et son soutien-gorge. Elle n'a pas eu honte quand il a regardé ses seins – pas la virgine poitrine de son amour indonésien dont il avait rêvé sans l'avoir jamais vue, mais les seins lourds d'une femme ayant allaité deux enfants. Son désir abolissait les années. Sa caresse légère, discrète, a fait frémir Denyse. La même idée leur est venue : rentrer à l'hôtel. Il était déjà trois heures et quart ; ils étaient loin de l'hôtel. Il devait partir à quatre heures pour prendre son avion à cinq heures et demie – il ne pouvait pas changer son billet ni s'en offrir un autre. Elle a refait avec lui le compte à rebours. Il fallait une demi-heure pour se rendre en bus à l'aéroport : elle l'a convaincu qu'il lui suffisait de partir à quatre heures et demie. Cela leur laissait, en se dépêchant, un petit quart d'heure dans la chambre de Denyse.

Ils ont couru deux kilomètres le long d'une autoroute en cherchant la station de métro. Dans le train, ils n'ont cessé de s'embrasser, serrés l'un contre l'autre. L'étudiant, poussant une exclamation, a soudain tiré Denyse par la main juste quand la porte fermait. Ils s'étaient trompés de direction : ils étaient à l'autre bout de Berlin. Elle a tout de suite compris ce que ça signifiait : pas de cinq minutes dans sa chambre. Le réel les avait rattrapés. Il risquait maintenant de rater son avion. Prendre un taxi jusqu'à l'hôtel où il avait laissé son sac ? La circulation pouvait le retarder encore plus. Il ne l'embrassait plus. Le visage tendu, il regardait sa montre. Elle se sentait coupable. Elle a cherché les mots pour le rassurer : ils arriveraient à l'hôtel à cinq heures au plus tard ; en taxi, il fallait vingt minutes jusqu'à l'aéroport ; cela lui laissait dix minutes, largement le temps de monter dans l'avion. « C'est long, une minute. Compte jusqu'à soixante, tu vas voir. » Elle lui parlait comme à son petit garçon. Il s'est excusé. « J'aurais tellement voulu... – Je sais. Ce n'est pas grave. C'était bien. – Oh oui, c'était bien. »

Il était cinq heures moins cinq quand ils sont arrivés à l'hôtel, essouffés, après une course éperdue depuis la station. Au lieu de prendre son sac à la réception, il a grimpé les marches quatre à quatre. Il montait à la chambre de Denyse. Elle s'est dit qu'il était fou. En haut, il s'est assis sur un lit, l'a attirée sur lui. Ses chaussures sont tombées ; elle a pensé à ses chaussettes qui sentaient mauvais après une journée de marche. Il a glissé les mains sous son tee-shirt. D'un mouvement brusque, il l'a

culbutée sur le lit d'en face. En quelques secondes, il a ouvert la fermeture Eclair du pantalon de Denyse, l'a ôté avec son slip, a déboutonné son jean et est entré en elle. C'était trop rapide. Elle frémissait, non de plaisir, mais de l'urgence de son désir à lui. Après trois mouvements, il a poussé un cri. Il est sorti d'elle et a éjaculé sur son ventre. Son sexe ressemblait à un gros cornichon. Elle a caressé ses cheveux avec une pure tendresse maternelle. « *Donc je suis le numéro quatre. – Le numéro quatre ? Le numéro quatre !* » Il a ri. « *Vas-y maintenant, dépêche-toi, tu vas rater ton avion.* » Il s'est levé et s'est reboutonné. « *C'était si fort, je n'ai pas pu me retenir, tu n'es même pas venue, je suis désolé, pardon... – Ne t'inquiète pas. Moi, ça ne fait pas treize mois. Vas-y, dépêche-toi.* » Sur un papier il a griffonné son numéro de téléphone. « *Appelle-moi.* » Il l'a regardée dans les yeux avec une intensité passionnée et une gravité toute allemande. « *Chaque minute de cette journée était merveilleuse. Tu es merveilleuse. – Vas-y.* » Il a descendu les marches en courant. Elle a regardé sa montre : cinq heures cinq. Elle s'est approchée de la fenêtre. Il était sur le trottoir ; en montant dans le taxi, il a levé la tête vers elle. « *Bonne soirée ! Sois sage !* » Elle a ri. Il avait meilleure mémoire qu'elle : elle avait oublié Hans. « *Tu crois que j'aurai mon avion ? – Franchement, je ne crois pas. Tu peux dormir ici !* » Le taxi est parti. Elle se sentait délicieusement bien. C'était l'heure d'appeler Hans.

« *Tu viens chez moi* », a dit Hans sans lui laisser le choix. Elle a regardé le plan. Il habitait à l'autre bout de Berlin, exactement là d'où ils avaient mis si longtemps à revenir tout à l'heure. « *Tu ne veux pas venir plutôt dans mon quartier ? Il y a plein de restos sympa. – Où ? – Mitte. – Je ne vais jamais là-bas. C'est un quartier en chantier, affreux. Viens ici. – C'est loin ! J'ai passé la journée à marcher, je suis fatiguée. – En bus tu en as pour une demi-heure : tu prends le 63 ou le 85 à Hackescher Markt, c'est direct.* » Elle a cédé ; elle se reposerait dans le bus. Dans la rue, elle ne pouvait s'empêcher de sourire, repensant aux cinq dernières minutes dans sa chambre. Les hommes la regardaient.

La place Hackescher Markt était en travaux. Aucun bus ne s'y arrêtait. Elle avait marché dix minutes pour rien. Enervée, elle a repris le métro. Elle a mis une heure à arriver chez Hans. Il a fallu ensuite que, dans le quartier désert, elle trouve sa rue, puis l'immeuble, parmi des dizaines de HLM en béton où elle ne repérait pas son numéro. Elle a crié son nom. Elle n'en pouvait plus. « *Denyse !* » Elle a levé la tête. Il lui faisait signe à une fenêtre du troisième étage. Elle est montée. L'homme debout devant elle n'avait rien à voir avec Hans : il était de taille moyenne, bedonnant, le visage empâté, avec un début de calvitie et une barbe foncée. « *Qu'est-ce que tu fichais ? Ça fait une heure que je t'attends.* » Elle s'est efforcée de garder son calme. « *Les bus ne*

marchaient pas. J'ai pris le métro : j'ai dû changer trois fois. » Il l'examinait. « Ça fait combien de temps ? Dix-sept ans ? – Vingt-deux. – Tant que ça ! Excuse le désordre, je suis en train de déménager. »

Désordre était un euphémisme. La pièce où il l'avait fait entrer était remplie de meubles renversés, de piles de papiers et de cartons ouverts. Il n'y avait pas un siège pour s'asseoir. *« Viens sur le balcon. J'ai une très jolie vue. »* Le balcon en ciment donnait sur le jardin de l'immeuble, sans intérêt. *« Tu as vu ces arbres ? C'est vraiment bien d'écrire face à tout ce vert. C'est ça que je vais regretter le plus. Mais l'autre appartement est plus grand et plus beau. Pour le même prix. – Tu as quelque chose à boire ? Je meurs de soif. – Rien. – Rien ? – Je déménage, je t'ai dit. – De l'eau ? – Si tu veux, mais elle n'est pas très bonne. »* Elle avait du mal à le croire. Elle aurait voulu partir à l'instant mais, par une compassion mal placée, craignait qu'il n'attribue cette fuite à son physique ingrat.

Il lui a apporté de la cuisine un verre d'eau calcaire. *« On va aller voir mon autre appartement tant qu'il fait encore jour. J'ai des trucs à apporter là-bas, tu vas m'aider. – C'est loin ? – Vingt minutes. – Vingt minutes ! Je suis très fatiguée et j'ai faim. – Allons donc. Tu es jeune, tu peux marcher vingt minutes. Regarde-moi : j'en ai cinquante-cinq. »* Elle s'est rappelé : ne pas s'opposer à lui, céder.

Il lui a donné deux pieds de lampes à porter. Ils sont partis. Elle se traînait. Ils ont marché vingt minutes. Elle avait des ampoules. La colère montait en elle avec la douleur du frottement. *« Tu avais dit vingt minutes ! – On y est presque. »* Elle a ôté ses chaussures. Elle marchait en chaussettes sur le macadam. *« On y serait déjà si tu allais plus vite. – On ne peut pas prendre un taxi ? – Quelle petite nature ! »* Elle était au bord des larmes. *« Je te dis que je suis fatiguée ! Tu m'entends ? – Calme-toi. On y est. Oh ! elle n'est pas contente ! »* Elle avait envie de le gifler. Ils marchaient depuis une heure. Cette situation était absurde. Il fallait rester calme. Un dîner rapide, et elle rentrait à l'hôtel.

Ils ont fini par arriver. Encore trois étages à pied. C'était un vaste appartement des années trente, avec de hautes fenêtres, des cheminées, de splendides parquets de bois, des moulures, des détails architecturaux raffinés. Sa beauté a eu sur elle un effet apaisant. Il était entièrement vide, hormis un petit coussin de méditation bouddhiste au milieu du salon. Pendant que Hans vaquait à ses occupations, elle s'est allongée sur le parquet et a posé sa tête sur le coussin. Elle avait le dos cassé. Elle a fermé les yeux. Elle aurait pu s'endormir à l'instant. Hans est entré dans la pièce. Elle l'a entendu s'allonger près d'elle. Pendant plusieurs minutes, il n'a pas bougé. Puis il a tendu le bras, entrecroisé leurs doigts, posé la main de Denyse sur le haut de sa cuisse. Elle s'est laissé faire. Elle venait de comprendre l'évidence : elle était venue à Berlin

pour ça – pour finir. Il s'est allongé sur elle. Le sexe de Hans, sous le jean, cognait contre son pubis. Il a pris ses poignets, les a ramenés derrière sa tête et les a tenus de force. Elle a ouvert les yeux. Le visage de Hans était juste au-dessus du sien. Elle a vu ses yeux : clairs, froids, coupants comme un rasoir. Elle les a reconnus. Une vague brûlante lui a traversé le ventre. Il s'est relevé.

« J'aimerais te baiser mais je n'ai pas de capotes. Désolé. J'aurais dû y penser. Je savais que ça te plairait, l'appartement vide : tu es une actrice. – On va dîner ? J'ai faim. »

Il y avait une pizzeria dans la rue. Elle a refusé d'aller plus loin. Ils ont commandé. Deux pizzas, de l'eau. Il l'a regardée avec un sourire. *« Après, on ira chez moi. – Après ? Je ne sais pas s'il y aura un après. – OK. Pas de problème. – Tu es vraiment le salaud le plus égoïste que j'aie jamais rencontré. – Moi, égoïste ? – Tout doit être comme tu le décides. – C'est complètement faux. – D'accord. Peu importe. »* Le serveur apportait les pizzas. Ils se sont tus, ont mangé. Ils n'avaient rien à se dire. Elle l'a regardé. *« On n'est vraiment pas dans la même situation. Tu avais trente-trois ans, je n'étais qu'une fille d'une nuit que tu n'as même pas prise. Toi, tu étais ma première aventure. Tu m'as révélé quelque chose sur moi, quelque chose d'important, un mélange de curiosité et de besoin, mon désir d'aventure, mon énergie. C'est ça que tu représentes pour moi. Ça n'a rien à voir avec toi. – Je sais. La conne de petite oie bourgeoise toute excitée d'avoir sa première aventure, mourant d'envie de se faire mettre ! – Tu n'es pas trop romantique. – Ça non. – Pourtant, tu m'as dit qu'il fallait faire l'amour, la première fois, avec quelqu'un qu'on aimait. Tu te rappelles ? J'ai trouvé ça très beau. »* Il a ricané. *« Quand j'ai appris que tu étais vierge, ça m'a fait débander. J'ai horreur des vierges. La défloration, le sang, toute cette boucherie, ce n'est pas mon truc. – Mais alors pourquoi tu te souviens de moi ? – A cause de quelque chose que tu m'as dit. – Quoi ? – Un prof t'avait dit que quand on regardait un mot dans le dictionnaire, l'esprit enregistrait inconsciemment tous les mots autour, et que ces mots “hors focus” faisaient partie, d'une certaine manière, de la définition du mot. Le hors-focus contenait autant d'information que le focus. Cette idée a été essentielle pour moi, pour mon écriture. – C'est drôle. Je n'en ai aucun souvenir. – Dans les années quatre-vingt j'ai eu une dépression, une vraie. Quand je t'ai rencontrée, c'était le début. J'ai tout essayé : l'alcool, la drogue, le sexe. Pendant deux ans, je n'ai pas pu sortir de chez moi. Paralysé. Ensuite j'ai commencé une analyse. C'est ça qui m'a sauvé. Toute l'énergie qui était dirigée contre moi, j'ai réussi à la tourner au dehors. Je ne suis plus l'homme que tu as rencontré. D'abord j'ai une bonne hygiène de vie. Je fais de la gym, je suis végétarien, je ne bois plus. Et je n'essaie plus de contrôler les choses. Je ne sais pas comment expliquer. C'est*

comme un bébé qui crie parce qu'il a mal, qui crie, et qui tout à coup ne crie plus. Il est vivant, mais dedans il est mort. Il ne sent plus la douleur. C'est très difficile, ensuite, de réparer le dommage. Tu comprends ? – Oui. » L'addition était sur la table. Elle n'a pas sorti son portefeuille. Il a payé.

Dehors, il lui a demandé ce qu'elle voulait faire. « *Je viens. Mais on prend un taxi. Et je ne reste pas longtemps.* » Il a fait le geste de déboucher une bouteille. « *Juste le temps de te faire sauter et, pop ! tu rentres chez toi.* »

Chez lui, il a mis un disque de jazz. Elle l'a suivi sur le balcon. « *Je l'avais nettoyé pour toi, pour qu'on puisse s'asseoir ici, et bavarder. – Je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis fatiguée. – Ah oui, c'est vrai, tu veux te faire baiser tout de suite.* » Dans la chambre, il a étalé un drap propre sur le lit, sorti une boîte de capotes anglaises, ôté son pantalon. Elle s'est déshabillée. Il l'a caressée. « *Humidifie-moi. – Comment ? – Trouve un moyen.* » Elle s'est agenouillée et l'a pris dans sa bouche. Son sexe, très grand, blanc, était la seule partie du corps de Hans conforme à son souvenir. Il a mis une capote. « *Il n'y a que les capotes anglaises qui m'aillent. Les autres sont trop petites.* » A peine était-il entré en elle qu'elle a joui. Il a joui vite aussi. Ils sont restés allongés, lui sur elle, en elle. Il avait des cuisses blanches et sans poils. Il n'avait pas ôté son t-shirt, peut-être pour cacher son ventre. Il est allé se laver, il est revenu. « *Reste ici cette nuit. – Non. – Pourquoi ? – J'ai une chambre d'hôtel. – Et alors ? Vas-y demain. – Non. – Tu dormiras bien ici. C'est calme. Je te laisse le lit. La chambre si tu veux.* » Elle n'était pas loin de céder. Elle n'avait plus de volonté. Il s'est rallongé contre elle, l'a caressée, a durci. La deuxième fois, c'était plus difficile. Ils ont changé de position. C'était long, fatigant. Il avait beau la remplir, elle ne le sentait plus. Elle s'est vue soudain, sur ce lit à Berlin, dans cet appartement en déménagement, avec ce type qui bougeait sur elle comme un gros ver de terre. Elle a pensé à Charles, à ses fils, au premier contact de leurs petits corps visqueux juste après l'accouchement. Elle a eu l'impression de couler. « *Reste, dors ici. – Non. – Pourquoi est-ce que tu as pris une chambre d'hôtel dans Mitte ? C'est horrible là-bas, plein de trous. C'est vrai que tu aimes les trous...* »

Elle s'est rhabillée. Il a appelé un taxi. Le taxi a traversé Berlin. Elle a mis une heure à rentrer. Elle n'a pas regardé la ville. A l'hôtel, elle a baigné avec une serviette imbibée d'eau chaude ses parties irritées. Elle n'avait pas été, depuis longtemps, si proche du désespoir.

A sa surprise, elle s'est réveillée, sinon de bonne humeur, sereine – comme si la nuit, telle une grosse vague, avait lavé les jours précédents. Elle avait très envie de voir un musée. Elle a marché jusqu'au

Musée d'art contemporain au milieu des chantiers, sous un soleil éclatant. Là, elle est restée longtemps assise devant une vidéo : une femme en robe bleu ciel, souriante, tenant à la main une grande fleur rouge, marchait dans une rue au rythme d'une musique intérieure ; elle s'arrêtait soudain près d'une voiture garée, brandissait la fleur, prenait son élan et frappait. De la vitre brisée la mer sortait à flots. Sur le visage de la femme il y avait une expression de joie extatique. Elle reprenait sa marche en chantonnant plus fort, puis s'arrêtait pour briser une autre vitre avec sa fleur en acier. Denyse a ri. A la gare, juste avant de reprendre le train pour Prague, elle a appelé l'étudiant. La voix sur le répondeur était celle d'un tout petit garçon. Elle n'a pas laissé de message.

New York, mai-juin 2001

REUSSIR

► Baccalauréat

Terminales ES "pilotes" orientées HEC ou orientées Sciences Po

De 97 à 100% de réussite, de 56 à 82% de mentions

Stages de révision et perfectionnement à Noël, février, Pâques

Stage "spécial Sciences Po" à Pâques • Stages de Première en Français et Maths

Préparation des concours des écoles de commerce accessibles après le bac

► HEC-ESSEC-ESCP/EAP (1^e et 2^e année)

Classes préparatoires annuelles "pilotes" voie Scientifique et voie Economique

Voie Scientifique : de 95 à 100% d'intégrés à HEC-ESSEC-ESCP/EAP

Voie Economique : de 70 à 80% d'intégrés à HEC-ESSEC-ESCP/EAP-EML

Stages intensifs à Noël, février, Pâques

Stage de pré-rentree • "Summer Session" à Bristol (Anglais+Maths) durant l'été

► Math Sup - Math Spé

Classe Math Spé PC "pilote" réservée à des 5/2.*

ENS, X, Mines-Ponts, Centrale-Supélec : plus de 80% d'admis

Stages intensifs en février, à Pâques pour Sup et Spé

Stage de pré-rentree Math Sup et Math Spé, (de TS vers Sup et de Sup vers Spé)

► Sciences Po

Classes préparatoires annuelles "pilotes"

Stages intensifs à Pâques ("bac+1") et en été ("bac+0")

De 35 à 40% d'admis à l'IEP de Paris, plus de 70% d'admis aux IEP de Paris+province

► Médecine - Pharmacie

Encadrement scientifique annuel

De 35 à plus de 60% d'admis : des taux de succès de 2 à 3 fois supérieurs à la moyenne

Stages de soutien et perfectionnement • Stage de pré-rentree

► Droit - Sciences économiques

Encadrement annuel • De 70 à plus de 90% d'admissibles en juin

Stage de pré-rentree • Stages intensifs à Noël, à Pâques et en août-septembre

► Admissions sur DEUG, DUT, BTS, Licence, Maîtrise

• Sur DEUG, DUT, BTS : concours "Tremplin 1", "Profils 1", "Passerelle 1"

• Sur Licence : 2^e année de HEC-ESCP/EAP EM Lyon, EDHEC, concours "Tremplin", "Profils", "Passerelle", Sciences Po, écoles de journalisme

• Sur Maîtrise : 2^e année de l'ESSEC, EFB-CRFFA, ENM, DECF-DESCF

IPESUP • PREPASUP

16-18, rue du Cloître Notre-Dame 75004 Paris

01 43 25 63 30

www.ipesup.fr

Enseignement supérieur et secondaire privé